graphie), écrive aux p. 128-129 que Lucain a utilisé indifféremment *fatum* et *fortuna*, sans dire un mot sur la communication de Christine Walde qui a montré que *Fortuna* occupe une place très spécifique dans l'épopée de Lucain ; p. 130, il se trompe d'ailleurs en ne distinguant pas *fors* et *fatum*. Mais globalement nous pouvons conclure en disant qu'il s'agit d'un recueil solide et important. Willy EVENEPOEL

Simona Manuela MANZELLA (a cura di), *Decimo Giunio Giovenale. Satira III. Traduzione e commento.* Naples, Liguori, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 471 p. (FORME MATERIALI E IDEOLOGIE DEL MONDO ANTICO, 42). Prix : 34,99 €. ISBN 978-88-207-5502-7.

Le texte choisi est celui de W. Clausen (1992²), à deux variantes près ; on ajoutera trois écarts de ponctuation et cinq dans l'emploi des majuscules. Le titre est donc correct : l'apport concernant les 322 vers consiste en une traduction disposée en regard du texte (p. 12-29) suivie d'un épais commentaire de plus de quatre cents pages (p. 31-422). On sait que la métrique de Juvénal soutient plus d'une fois la comparaison avec le style épique : le poète a ici rédigé un bel essai rhétorique assimilé à un συνταακτικόν mais, satire oblige, l'éloge de la patrie se mue en une *uituperatio* (p. 5). Il n'est jamais aisé de traduire un poème : la traduction est présentée en vers libres de manière à suivre le mieux possible l'original – c'est sans doute le mieux que l'on pouvait faire. Le commentaire est fouillé à l'extrême ; l'exégèse même ainsi que les renvois croisés au texte original alternent avec les références à l'érudition moderne. Souvent long car précis, le débat n'est pas lassant. Ainsi, aux v. 94-95 (p. 173-4), la correction de *nullo* en *pullo* est bien argumentée. Certes, la pensée obéit parfois à des réflexes modernes : au v. 315 (p. 414), *poteram* est qualifié de « falso condizionale », concept que Juvénal n'a sans doute pas eu à l'esprit, mais le but d'un commentaire n'est-il pas d'aider à comprendre ? Le censeur se doit de manifester quelques réticences : v. 317 (p. 415), *iamdudum* est certes unique chez notre poète mais comme rien que dans cette satire, *iam* apparaît huit fois et *dudum* une (v. 129), je me demande dans quelle mesure Juvénal pensait *iamdudum* comme étant un seul mot. D'où l'éternelle question : notre représentation et notre perception de ce qui était une littérature destinée à être lue à voix haute, sont-elles correctes ? Ainsi au v. 114 (p. 197), le jeu des césures est correctement indiqué mais le lecteur de service le faisait-il sentir ? En revanche, le renvoi à Cicéron ne souffre aucun doute : Juvénal connaît la rhétorique. Au v. 25 (p. 75), *fatigatas* comme épitrite 1er précède certes la penthémimère mais faut-il y voir de l'emphase ? *Metri causa*, le poète n'avait pas vraiment le choix. Restons-en là : ce livre très bien fait se termine par une bibliographie (p. 423-459) dont la richesse reflète celle du commentaire, et par un index sélectif (p. 461-471). Pol TORDEUR

Hubert ZEHNACKER et Nicole MÉTHY, *Pline le Jeune. Lettres.* Tome III. *Livres VII-IX.* Texte établi et commenté par H.Z. Traduit par N.M. Paris, Les Belles Lettres, nouvelle édition, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, X-212 p. en partie doubles. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-01464-7.

Le premier volume (l. I-III) de cette nouvelle édition des *Lettres* de Pline le Jeune de la *Collection des Universités de France* a paru en 2009. En 2011 est arrivé le deuxième tome (l. IV-VI), dont j'ai décrit les principales caractéristiques (*AC*, 81, 2012, p. 276-278). Voici à présent, un an plus tard, le troisième et dernier volume, lequel termine l'édition des neuf livres de *Lettres*, le dixième ayant un statut particulier, puisqu'il contient les missives que Pline, gouverneur de Pont-Bithynie, adressa à Trajan et les réponses de l'empereur. En complément à ce que j'ai dit dans ma recension précédente, je voudrais faire une remarque sur une question délicate qui se pose pour quantité d'auteurs latins, celle des mots grecs et de la graphie que doit adopter l'éditeur (cf. G. Nieschmidt, *Quatenus in scriptura Romani litteris Graecis usi sint*, diss., Marbourg, 1913, p. 36-39, qui traite de l'usage de l'alphabet grec dans les lettres de Cicéron). Il s'agit de savoir à partir de quel moment il est légitime de considérer les emprunts au grec comme acclimatés en latin et donc de renoncer à utiliser la graphie grecque. Trois critères peuvent être pris en considération : la diffusion du mot dans la langue latine, l'époque de l'importation et l'usage du terme grec (langue technique *vs*. langage courant). Selon l'état de nos connaissances, Pline est le premier à utiliser un certain nombre d'emprunts au grec. Beaucoup d'entre eux apparaissent dans la lettre II, 17, qui décrit la villa de Laurentes, et appartiennent au domaine de l'architecture. On trouve aussi des mots relevant des institutions politiques et de pratiques propres au monde grec ainsi que des termes de rhétorique. Je voudrais faire une remarque à propos de *hyperbaton,* qui apparaît en VIII, 7, 2 : *Num potui longius* ὑπέρβατον *facere,...* Aucun éditeur ne propose la graphie grecque, mais je crois que l'on peut l'adopter ici. Chez Quintilien, la graphie est incertaine. Le mot est écrit en lettres grecques en deux endroits, I, 5, 40 et IX, 1, 3 (cf. J. Cousin, *Études sur Quintilien*, II, Paris, 1936 [Amsterdam, 1967], p. 143), mais Radermacher (Teubner) la retient aussi en VIII, 2, 14, passage du reste assez obscur. On peut comparer ce cas avec παράβολα en IX, 26, 34, lettre à Lupercus *: Sunt enim maxime mirabilia quae maxime insperata, maxime periculosa utque Graeci magis exprimunt*, παράβολα. Ici, l'incise *utque Graeci*… oblige à utiliser la graphie grecque. Dans un autre domaine, celui des citations d'auteurs grecs, on remarque qu'en IX, 1, 3, lettre à Maximus, Pline cite l'*Odyssée* (XXII, 412) (*Et simul uitabis illud* οὐχ ὁσίη φθιμένοισι) en suivant Cicéron (*Att.*, IV, 7, 2). Comme son prédécesseur, Pline a substitué à l'homérique κταμένοισι (« tués ») φθιμένοισι (« morts »). Du point de vue de la langue de Pline, il est intéressant de noter les éléments relevant du langage familier qui apparaissent dans ses lettres. Étudiés par G. Melzani, *Elementi della lingua d'uso nelle lettere di Plinio il Giovane*, dans P.V. Cova *et al., Letteratura latina dell'Italia settentrionale. Cinque studi*, Milan, 1992, p. 197-244, ces traits pourraient permettre de prendre position dans la controverse relative à la nature et à l'authenticité des lettres de Pline. Les éléments du *sermo cottidianus* font pencher pour l'authenticité sinon de toutes les lettres, du moins d'une bonne partie d'entre elles. Pline lui-même se montre conscient du ton particulier de la lettre lorsqu'il écrit à Tacite : *tu potissima excerpes ; aliud est enim epistulam aliud historiam, aliud amico aliud omnibus scribere* (VI, 16, 22). L'édition d'A.-M. Guillemin comportait un index des noms propres. Le présent travail contient un index des noms de personnes et un index des noms géographiques, mythologiques et religieux. Pour les noms de personnes, des progrès importants ont été réalisés par la prosopographie (des renvois à

*PIR*² sont intégrés). On dispose, pour les lettres de Pline, d'un *Onomasticon*, dû à A.R. Birley, auquel le présent index ne veut pas se substituer. Bruno ROCHETTE

Amedeo A. RASCHIERI, *L'*Orbis Terrae *di Avieno*. Rome, Bonanno, 2010. 1 vol. 14 x 21 cm, 222 p. (MULTA PAUCIS, 8). Prix : 20 €. ISBN 978-88-7796-623-0.

Après avoir publié une édition du texte grec de la *Description de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie, accompagnée d'une traduction italienne et de notes explicatives, Amedeo A. Raschieri ne pouvait manquer de s'intéresser à l'influence exercée durant les siècles suivants par cet important manuel de géographie antique. On accueillera donc sans surprise la sortie de presse d'un nouvel ouvrage, consacré cette fois au poème didactique *Descriptio orbis terrae* de Rufus Festus Avienus, habituellement considéré comme une version latine de l'*opus* du géographe alexandrin. M. Raschieri commence par fournir une ample introduction, érudite à souhait, qui rassemble tous les éléments d'information disponibles sur l'auteur et sur ses œuvres. Il s'efforce d'abord de préciser les dates de la rédaction des poèmes et s'intéresse dans la foulée à la nature et aux attentes du public ciblé par la *Descriptio* (syncrétisme religieux, organisation de la représentation du monde, cohabitation de l'imaginaire et de la réalité). Il envisage ensuite les rapports que la *Description* entretient avec son modèle principal, la *Périégèse* de Denys, relevant à cette occasion le recours ponctuel à d'autres sources et notant les écarts et différences entre le poème d'Avienus et celui de Denys (qu'il s'agisse de la forme attribuée à l'œcoumène, de l'importance accordée à la partie septentrionale de l'empire romain, au cours de certains fleuves et à l'Extrême-Occident, pour ne parler que des développements les plus importants). Cette confrontation permet à M. Raschieri de conclure, preuves à l'appui, que le texte latin n'est pas une simple traduction de la source grecque ; il en est plutôt une adaptation, qui enrichit la vision du monde élaborée par Denys et qui a son style propre. La troisième partie de l'introduction traite de la redécouverte d'Avienus par des humanistes italiens. Avant même que paraisse l'*editio princeps* de 1488, on observe en effet, notamment à travers les correspondances échangées, que les œuvres d'Avienus sont l'objet de discussion entre lettrés et que ceux-ci se livrent à une quête passionnée de manuscrits. Les résultats ne sont toutefois pas à la hauteur des espérances, puisque nous ne nous disposons à ce jour que de trois documents nous ayant conservé les œuvres majeures d'Avienus : le ms. Vindobonensis Palat. 107 (Xe siècle), qui contient les *Aratea*, le ms. Ambrosianus D52 inf. copié par l'humaniste Bonino Mombritio en 1477, qui contient notamment les *Aratea*, l'*Orbis terrae* et l'*Ora maritima*, et l'*editio princeps*, qui reprend les mêmes œuvres en leur adjoignant une lettre en vers adressée par Avienus à un Flavianus Myrmeicus, inconnu par ailleurs. Amedeo A. Raschieri reprend à son compte l'établissement du stemma fait par Jean Soubiran : le ms. Ambrosianus dériverait du ms. Vindobonensis, à l'époque où celui-ci contenait l'ensemble de l'œuvre d'Avienus, tandis que l'*editio princeps* serait fondée sur un manuscrit, perdu aujourd'hui, qui aurait le même ancêtre que le ms. Ambrosianus. La fin de l'introduction précise l'apport original de M. Raschieri. Ce dernier a révisé le texte en se fondant non seulement sur le ms. Ambrosianus et sur l'édition de 1488, mais aussi sur les différentes éditions imprimées qui ont été pro-